



*Lucie se laissa tomber sur le misérable siège,
prise d'une sorte de vertige...* (Page 597).

C. I.

LIVRAISON 77

— Il faudra que vous ayez un peu de patience, Madame, dit-il. Tant que l'eau aura cette couleur, tant que le vent soufflera de cette façon, ce serait une véritable folie que de vouloir aller jusqu'en Espagne avec un bateau aussi petit que le mien... Il faut que nous attendions un temps plus favorable...

A ces mots, Lucie devint très pâle.

C'était encore une nouvelle désillusion.

Elle paraissait avoir été condamnée par le sort à toujours attendre... A attendre des choses qui ne venaient jamais !

— Oh !... Ne vous inquiétez pas ! lui dit le vieux qui avait compris ce qu'elle pensait. Ce vilain temps ne va sûrement pas durer bien longtemps...

CHAPITRE LXXXVI.

LES CAPRICES DU DESTIN.

Le colonel Henry était en proie à une pénible dépression physique.

Chaque fois qu'il se trouvait en présence d'Amy Nabot, il sentait faiblir sa volonté de résistance. Il était devenu l'esclave de cette femme et il faisait absolument tout ce qu'elle exigeait.

Par contre, quand il se trouvait de nouveau seul il se jurait de ne plus permettre à cette créature d'exercer sur lui un tel maléfice.

— Il faut absolument que je trouve un moyen de me débarrasser définitivement d'elle ! grondait-il en crispant

ses poigns de colère. — Ça ne peut pas continuer de cette façon-là !

Mais, en dépit de ces énergiques résolutions, il ne parvenait pas à trouver la voie de la délivrance !

Chaque fois qu'Amy Nabot revenait, elle lui demandait quelque chose et les faibles tentatives de résistance qu'il esquissait parfois étaient bien vite réduites à néant par la volonté supérieure de l'aventurière de qui le formidable magnétisme faisait littéralement fondre sa volonté à lui.

Et comme si cela n'avait pas encore suffi, chaque fois qu'il se trouvait en présence de ses collègues de l'Etat Major, il n'entendait parler d'autre chose que de l'affaire Dreyfus et de la disparition des plans récemment livrés à l'Allemagne.

— Tout cela est parfaitement clair, — lui dit un jour le colonel Picquart. — Vous ne pouvez pas nier ce qui est évident... Tous ceux qui étaient persuadés de la culpabilité du capitaine Dreyfus commencent à en douter... Qu'en dites-vous, vous qui étiez parmi les plus acharnés de ses accusateurs ?

Que pouvait répondre le misérable à une pareille question ?... Entendre parler de l'affaire Dreyfus était pour lui le plus horrible et le plus insupportable des tourments.

Le souvenir du malheureux qu'il avait tant contribué à faire condamner le poursuivait sans trêve au cours de ses interminables nuits d'insomnie. Il ne pouvait pas oublier la terrible scène de la dégradation et, à certains moments, il éprouvait presque la tentation de crier sa culpabilité par-dessus les toits afin d'alléger sa conscience.

Picquart l'observait avec attention.

— J'admets, poursuivit-il que vous n'avez pas été le seul à accuser Dreyfus et je n'ai naturellement pas la

prétention de vous faire des reproches... Mais je ne parviens pas à comprendre que l'on ait condamné cet homme...

— Mon opinion est entièrement différente de la vôtre, mon cher collègue, répondit Henry.

— J'en suis convaincu, répliqua l'autre officier avec un accent indéfinissable.

Henry devint pâle. Que voulait donc insinuer le colonel Picquart ?

Se doutait-il de quelque chose ?

Ou bien savait-il tout ?

Picquart continuait de l'observer; soudain, il fit un geste comme pour éloigner une vision désagréable, puis il reprit la parole.

— Après tout, — fit-il, — il est tout à fait inutile de discuter cela maintenant... Ce qu'il convient de faire, pour le moment, c'est de découvrir le véritable auteur des actes d'espionnage... J'ai déjà formé quelques projets à cet égard...

Le colonel Henry était en proie à une terreur mortelle. Faisant un effort surhumain, il parvint à murmurer :

— En quoi consistent vos projets mon cher collègue ?

— D'abord, et avant tout, de faire surveiller d'une façon permanente l'attaché militaire allemand von Schwartzkoppen, de façon à ce que l'on puisse savoir exactement quels sont les gens avec qui il entre en contact...

Henry se sentit frémir.

Si ce projet était mis à exécution, ce serait probablement sa perte, parce que, parmi les gens avec qui l'attaché allemand entraînait en contact, Amy Nabot figurait en bonne place !

Et si elle était arrêtée sous l'inculpation d'espionnage, elle n'hésiterait naturellement pas un seul instant

à l'accabler pour se disculper elle-même.

— J'ai pensé, continua le colonel Picquart, que vous seriez sans doute la personne la mieux qualifiée pour organiser ce service de surveillance...

— Excellente idée, mon cher collègue ! s'exclama le misérable qui comprenait que de cette façon il pourrait arranger les rapports comme il le voudrait et pourrait, de la sorte, se mettre facilement à l'abri du danger. Et ne pensez-vous pas que je ferai bien de prendre une femme pour principale collaboratrice... Habituellement, les femmes réussissent beaucoup mieux dans ce genre de choses que les hommes...

— Je le crois aussi... Et sur qui, par exemple, fixeriez vous de préférence votre choix ?

— Connaissez-vous Amy Nabot ?

— Amy Nabot ?... C'est elle qui était la maîtresse de Dreyfus avant son mariage, n'est-ce pas ?

— Oui... Et elle continue de l'aimer passionnément... De sorte que nous aurons en elle une collaboratrice qui aura un intérêt personnel à la réussite de l'entreprise, ce qui est toujours un grand avantage...

— Très bien... Priez donc cette personne de venir me voir... Demain nous reparlerons de cette affaire avec plus de détails...

Les deux officiers se serrèrent la main et se séparèrent.

Une demi-heure plus tard, le colonel Henry se rendait chez Amy Nabot, pour mettre cette dernière au courant de l'entretien qu'il venait d'avoir avec son collègue...



CHAPITRE LXXXVII.

UNE NOUVELLE DECOUVERTE.

Le colonel Henry se trouvait dans son cabinet de travail, se reposant après une journée de fatigant labeur.

Amy Nabot avait déjà pris possession de ses nouvelles fonctions, surveillant l'ambassade d'Allemagne et l'attaché militaire von Schwartzkoppen, qui ne devait naturellement pas l'empêcher de continuer son rôle d'espionne, bien au contraire.

De sorte que les deux complices pouvaient se considérer comme étant en sécurité, au moins pour quelque temps.

C'était ce que pensait le colonel quand son ordonnance apparut et lui annonça la visite d'un monsieur qui désirait lui parler d'une affaire de la plus extrême urgence.

Henry, qui avait de bonnes raisons pour se méfier des gens qui viennent à l'improviste vous entretenir d'affaires de la plus extrême urgence, fit une grimace de mécontentement.

Toutefois, il ne jugea point à propos de refuser de voir ce monsieur et il ordonna à son serviteur de le faire entrer au salon.

Quelques instants plus tard, il pénétrait lui-même dans cette pièce.

Le visiteur n'était certainement pas un inconnu pour lui car il s'exclama tout de suite :

— Comment, c'est vous Dubois !... Vous êtes de nouveau à Paris ?

— Comme vous voyez ! répondit l'autre en souriant.

— Bien... Bien... Je comprends... Vous êtes venu vous amuser un peu, hein ?... Vous êtes riche maintenant, n'est-ce pas ?... Je sais que vous avez fait un bel héritage !

Dubois ne répondit que par un grand soupir.

— Diable ! quel soupir murmura le colonel. On ne dirait pas que vous êtes un homme heureux...

— Je suis tout le contraire d'heureux, mon colonel ! L'affaire de l'héritage n'a été qu'une tromperie et après m'être donné beaucoup de mal, je me suis trouvé les mains vides... Ou plutôt, j'ai bien touché quelque chose, mais ce que j'ai touché n'a pas duré bien longtemps...

— Donc vous avez fait la noce !

— J'ai fait ce que j'ai pu !... Mais maintenant, je me trouve dans une situation encore pire qu'avant, parce que, à cause de mon héritage, j'ai quitté l'emploi que j'occupais au bureau de l'Etat Major et je me trouve à présent sans moyens d'existence...

— Et vous êtes venu me voir pour que je vous fasse obtenir de nouveau cet emploi ?

— Non, mon colonel... Depuis que j'ai mené la vie d'un monsieur, je ne me sens plus disposé à remplir un modeste emploi...

— Jusqu'à un certain point, je comprends cela, mon brave Dubois... Mais quel serait alors le but de votre visite ?

Le colonel se frappa soudain le front de la main et il reprit tout de suite :

— Sapristi !... Mon ordonnance m'avait dit que vous

aviez une communication urgente à me faire et je l'avais déjà oublié... De quoi s'agit-il donc ?... Asseyez-vous, prenez un cigare et expliquez-moi ça...

Les deux hommes prirent place chacun dans un fauteuil; Dubois accepta le cigare que l'officier lui offrit et l'alluma tranquillement. Puis reprit la parole et dit avec le plus grand calme :

— Il s'agit de révéler le nom de l'espion qui a fait condamner le capitaine Dreyfus, lequel est parfaitement innocent...

La foudre serait tombée aux pieds du colonel Henry qu'il n'aurait guère pu ressentir une plus désagréable émotion.

Il laissa tomber son cigare et murmura d'une voix étranglée :

— Quoi ?... Que dites-vous ?... Le nom de l'espion qui...

— A fait condamner ce pauvre Dreyfus, compléta Dubois en soufflant par le nez une majestueuse bouffée de fumée bleuâtre.

— Eh bien, expliquez-vous, répondit le colonel, plus mort que vif.

— J'ai appris que vous faisiez tout votre possible pour découvrir le vrai coupable...

Henry laissa échapper un soupir de soulagement.

— Mais, fit-il, comment pouvez-vous savoir qui est le vrai coupable ?

Dubois sourit avec un air de fatuité.

— Quand il s'agit de résoudre le problème de la vie, répondit-il, — il est tout naturel que l'on ait recours à tous les moyens possibles pour se procurer de l'argent...

L'officier fronça les sourcils avec un air méfiant.

— Ah ! s'écria-t-il. — Vous ne seriez donc disposé à révéler le nom du traître que contre une certaine somme ?

— Evidemment, mon colonel... D'ailleurs, il me

semble que la chose en vaut la peine, pour l'Etat Major aussi bien que pour vous personnellement...

— Pour moi personnellement ?... Que voulez-vous dire par là ?

— Je veux dire qu'en révélant le nom du traître vous allez pouvoir vous couvrir d'une gloire immortelle !... Le mérite de la découverte ne reviendra qu'à vous seul, mon colonel...

— Bien... Je comprends où vous voulez en venir... Je vous donnerai donc mille francs si vous me désignez le vrai coupable...

— Mille francs ne suffisent pas... Ce serait hors de proportion avec l'importance exceptionnelle de la chose...

— A mon point de vue, ça ne vaut pas plus...

— Alors n'en parlons plus, dit le visiteur sur un ton d'indifférence parfaite.

Et prenant son chapeau, il se dirigea vers la porte.

— Au revoir, mon colonel... Je vais donc tâcher de trouver quelqu'un qui me donnera au moins cinq mille francs...

L'officier lui lança un regard de mépris.

— Ah ! dit-il sur un ton provocant — vous êtes donc un de ceux qui...

L'autre l'interrompit sans se troubler :

— Je suis un de ceux-là, oui... Mes affaires vont bien et je ne vois pas la raison pour laquelle je devrais me fatiguer comme un imbécile pour gagner misérablement ma vie alors que je peux m'arranger autrement... Donc, si vous n'êtes pas disposé à me donner cinq mille francs tout de suite, je vais aller faire mes offres de service au colonel Picquart...

Henry ne put s'empêcher de tressaillir.

— Bien... Attendez un moment, fit-il, la gorge serrée d'émotion. — Je vais vous donner la somme que vous

exigez à seule fin que le mérite de la découverte ne revienne pas à Picquart...

Dubois retourna vers le fauteuil qu'il venait de quitter et reprit sa place avec un sourire cynique.

— J'étais certain que vous ne refuseriez pas de conclure une affaire aussi avantageuse, mon colonel ! murmura-t-il sur un ton vaguement railleur.

— Trêve de plaisanteries... Qui est le coupable ?

— Procédons avec calme, mon colonel... Vous allez avoir la bonté de mettre l'argent sur ce guéridon et moi je vais y mettre un billet sur lequel vous pourrez lire le nom du traître...

A ces mots, l'officier devin pourpre d'indignation.

— Comment ? s'exclama-t-il. — Vous auriez le toupet de prétendre vous méfier de moi ?

— Pas le moins du monde, mon colonel... C'est une simple formalité... Les affaires sont les affaires et il est toujours bon de suivre les règles du commerce...

Très énervé, le colonel sortit du salon et se dirigea vers son cabinet de travail. Quelques minutes plus tard, il revint et déposa cinq billets de mille francs sur le guéridon.

Au même instant, Dubois y déposa un petit morceau de papier plié en quatre.

Le colonel s'en saisit prestement et il le déplia d'une main tremblante.

Le billet ne comportait que ces quelques mots :

« Esterhazy, colonel au 7^e régiment d'infanterie. »

Le billet tomba sur le sol.

— Esterhazy ! balbutia l'officier en fixant sur son interlocuteur des yeux largement écarquillés.

— Exactement...

— Ce n'est pas vrai !... Ce ne peut pas être vrai !

— Surveillez attentivement cet homme et vous ne tarderez pas à être convaincu, mon colonel...

Au même instant, un autre nom jaillit dans l'esprit du colonel Henry : celui d'Amy Nabot !

Elle devait certainement avoir été sa complice par conséquent, les plans des nouvelles fortifications de Verdun...

Ah !... S'il avait pu avoir une certitude !

CHAPITRE LXXXVIII.

EXPLICATIONS ORAGEUSES.

Une demi-heure plus tard, le colonel Henry se rendait chez le comte Esterhazy.

Quand il arriva, ce dernier était sur le point de sortir.

En voyant apparaître ce visiteur inattendu, il lui adressa un regard étonné en s'exclamant :

— Sacrebleu ! c'est vous, Henry ?..... Comment allez-vous donc, mon cher ami ?

Et il tendit la main au nouveau venu.

Mais l'autre retira la sienne avec un air furieux.

— J'ai à vous parler sérieusement, fit-il sur un ton rogue.

Le comte fixa sur lui un regard scrutateur, puis il éclata de rire.

— Sacré diable ! s'écria-t'il. En voilà une façon de me parler !... On dirait que vous avez l'intention de me provoquer en duel !

— En duel ?... Non !... Ce que vous mériteriez serait que je vous tue comme un chien enragé !

— Mais vous perdez la raison, mon cher !... Qu'est-

ce qui vous prend donc ?... Donnez-vous au moins la peine de m'exposer les raisons de votre fureur !... Je pourrais encore la comprendre jusqu'à un certain point si j'étais resté le favori de la belle Amy Nabot, mais il y a longtemps que j'ai du vous céder la place.....

Henry s'avança encore d'un pas vers lui, les poings serrés et les yeux flamboyants de colère.

— Il ne s'agit pas d'une affaire d'amour, Esterhazy.

— Et de quoi alors ?

— De notre honneur d'officiers de l'armée française.

— Expliquez-vous un peu mieux.....

— Par un pur hasard, je suis arrivé à savoir le nom du misérable qui en une occasion mémorable, a vendu des documents secrets à l'attaché militaire allemand... Je sais tout, entendez-vous ?

Esterhazy ne se troubla pas plus que si l'affaire ne l'avait en aucune façon concerné.

Les mains enfouies dans les poches de son pantalon, il se mit à regarder son collègue avec un air de bienveillante curiosité et il demanda avec le plus grand calme :

— Vraiment ?... Voila qui est intéressant..... Et qui serait donc ce misérable ?

— Vous devriez le savoir mieux que moi ! gronda Henry entre ses dents.

— Ma foi, je vous assure que je n'en sais rien du tout !

Henry leva le poing comme pour frapper Esterhazy.

Ce dernier ne bougea point et continua de le regarder avec le plus grand calme.

Cette attitude d'un cynisme déconcertant finit par porter à son paroxysme l'exaspération du colonel Henry.

Perdant soudain tout empire sur ses nerfs, il saisit le comte par les poignets et se mit à le secouer furieusement.

— Qu'est-ce que vous faites, Henry ? s'écria l'autre. Vous devenez fou ?

— Non, je ne suis pas fou !... Et vous, vous êtes le misérable qui a vendu à l'Allemagne les documents secrets de notre ~~Bras~~ Major... Oui, c'est vous !... N'essayez pas de nier..... J'en ai la preuve !

— Vous ne savez plus ce que vous dites ! répondit Esterhazy en haussait les épaules.

— C'est vous, canaille ! rugit encore Henry en continuant de le secouer.

Mais même cette accusation brutale ne troubla pas le calme d'Esterhazy.

Il continuait de rester imperturbable, soutenant cyniquement le regard du colonel Henry.

— Etes-vous réellement sûr de ce que vous dites ?

— J'en suis absolument certain.....

— Dans ce cas, vous n'avez qu'à me dénoncer !...

— Misérable ! rugit le colonel. Je n'ai jamais eû de vous une opinion bien favorable parce qu'il me paraissait évident que votre passion pour le jeu et pour les femmes devait finir par causer votre perte..... Mais je ne vous aurais quand même pas cru capable d'une pareille saloperie. Et comme si cela ne suffisait pas encore, vous avez été, durant le procès de ce malheureux Dreyfus, un de ceux qui paraissaient le plus satisfaits de le voir inculpé, puis condamné.....

— Au fond vous avez raison, Henry, fit-il. Vous pouvez m'insulter autant qu'il vous plaira et vous pouvez même me dénoncer si vous croyez que cela vous procurera du plaisir ; mais vous ne devez pas oublier que si j'ai agi de cette façon, cela a été par nécessité..... Je ne pouvais pas faire autrement.....

— Vous ne pouviez pas faire autrement ?..... Que signifie cette ridicule excuse ? s'écria le colonel Henry, au comble de la stupéfaction.

— Oui..... Je me trouvais dans une situation extrêmement critique.....

— Ceci ne m'étonne pas..... Avec le genre de vie que vous menez !

— Dites tout ce que vous voudrez, mais quand on s'aperçoit que l'on est à deux doigts de la ruine, on perd tous ses scrupules.....

Henry haussa les épaules.

En son fort intérieur, il devait bien admettre que ce qu'Esterhazy venait de dire était exactement conforme à sa propre manière de voir.

Ne s'était-il pas trouvé lui-même dans une situation à peu près identique et ne s'était-il pas rendu coupable de faux à seule fin de faire condamner Dreyfus ?

Ah !... Lui-même n'était certes pas beaucoup meilleur qu'Esterhazy !... Il n'avait guère le droit de lui jeter la première pierre !

Henry luttait contre lui-même, cherchant à faire entrer un peu de lumière dans cette sarabande de sentiment contradictoires.

Une sorte de sourd gémissement lui sortit de la gorge.

Tout-à-coup une main se posa sur son épaule. Il sur-sauta violemment comme s'il venait de s'éveiller d'un profond sommeil.

— Je reconnais volontiers que j'ai très mal agi, lui dit-il le complice d'Amy Nabot, mais je ne peux pas croire qu'un vieil ami comme vous veuille être cause de ma perte.....

D'un geste rageur, Henry repoussa la main du traître.

— Laissez-moi ! gronda-t'il. Je ne suis plus votre ami !... Je ne veux plus rien avoir à faire avec vous !

Puis il se détourna brusquement et sortit sans ajouter un mot.

Alors, Esterhazy eut un geste insouciant et il murmura en prenant une cigarette :

— Il n'y a rien à craindre.... Ce n'est sûrement pas celui-là, qui me trahira !

CHAPITRE LXXXIX.

ATTENDRE !..... TOUJOURS ATTENDRE !

Après avoir réglé les affaires qui l'avaient appelé à Paris, Mathieu Dreyfus s'en fut rendre visite à l'avocat Demange.

L'éminent homme de loi commença par lui demander des nouvelles du prisonnier et ce fut avec une vive indignation qu'il apprit les cruautés inutiles dont le malheureux avait été victime.

— Nous ne pouvons pas nous résigner à des choses pareilles, dit Mathieu. Ne restons pas inactifs dans l'attente d'un fait improbable qui viendrait de lui-même réduire à néant les charges invoquées contre mon malheureux frère..... Agissons sans perdre de temps, Maître Demange. Agissons avant qu'il ne soit trop tard !

L'avocat hocha la tête.

— Vous pouvez être persuadé de ce que votre opinion concorde exactement avec la mienne, Monsieur Dreyfus, répondit-il. Je suis précisément en train de ré-examiner toutes les pièces du procès... Mais, jusqu'à présent je n'ai encore rien trouvé de nouveau.....

— Par conséquent, nous en sommes toujours à peu près au même point ?

— Malheureusement oui, Monsieur Dreyfus... Je regrette profondément de n'avoir point de meilleures nou-



*Le vieux s'approcha de la fenêtre, montrant la
mer agitée... (Page 608).*

velles à vous apprendre.....J'ai bien réfléchi au sujet de l'opportunité éventuelle d'une campagne s'adressant à l'opinion publique et qui constaterait en la publication, par voie de presse, des dénis de justice dont nous avons été victimes, mais.....

— Mais ?

L'avocat secoua la tête avec un air perplexe.

— Mais je crois qu'il est encore trop tôt pour tenter quelque chose de ce genre.... Les ennemis du capitaine Dreyfus ont trop bien réussi à exciter contre lui la fureur aveugle du peuple pour qu'une campagne de ce genre ait quelque chance de réussir à présent...

Mathieu eut un geste de désespoir.

— Hélas ! gémit-il. Vous ne sauriez imaginer tout ce que mon malheureux frère doit souffrir tandis que s'écoulent ces interminables délais !

— Je ne l'imagine que trop bien, Monsieur Dreyfus, et j'en suis véritablement désespéré.... Et je comprends aussi votre impatience... Cette longue attente constitue, sans aucun doute, un effroyable tourment.... Mais avec la meilleure volonté du monde, je vous jure qu'il m'aurait été impossible de faire plus que j'ai fait..... Néanmoins, tout n'est pas perdu, loin de là,.... Votre frère est jeune et robuste.....

— Il l'était interrompit Mathieu. Mais à présent il n'est plus que l'ombre de lui-même !..... Et nous vivons dans une angoisse perpétuelle de crainte de ce qu'un de ces jours on ne l'envoie à l'île du Diable où, en l'état de misère physiologique dans lequel il est tombé, il succomberait certainement.....

Démange fit un geste négatif.

— Il ne faut pas ajouter foi, dit-il, — aux rumeurs d'après lesquelles votre frère serait transféré à l'île du Diable..... Il n'est pas possible que l'on veuille pousser la férocité jusqu'à ce point là.....

— Vous croyez ! s'écria le jeune homme sur un ton de surexcitation extrême. Eh bien, moi, je ne suis pas du tout de votre avis, Maître !.... Au contraire, je suis persuadé de ce que ces gens-là sont capables de tout !.... Ne l'ont-ils pas déjà montré d'une façon qui ne laisse plus de place à aucun doute ?

De nouveau, l'avocat fit un signe négatif.

— Pour que le transfert à l'île du Diable puisse avoir lieu, la promulgation d'une nouvelle loi serait nécessaire au préalable, Monsieur Dreyfus..... En vertu des actuelles dispositions de règlements judiciaires, les déportés doivent être envoyés dans un lieu désigné par une loi..... En ce moment, ce lieu est l'île du Ducos..... Si l'on y transporte votre frère il ne s'y trouvera pas plus mal qu'à l'île du Roi..... Sans être très bon, le climat y est fort supportable et il ne semble pas que les prisonniers y aient jamais été maltraités..... La loi du 25 mars 1873 stipule seulement que les prisonniers doivent être soumis à une surveillance qui empêche toute tentative d'évasion et garantisse le maintien de l'ordre.... La même loi autorise les membres de la famille des déportés à venir leur rendre visite dans l'île et même à y résider..... L'épouse d'un prisonnier peut voir son conjoint deux fois la semaine..... De sorte que si le transfert avait lieu, Madame Dreyfus pourrait continuer de voir son époux aussi souvent qu'à l'île du Roi.....

Mathieu demeura pensif durant quelques instants, puis il se leva et prit congé de l'avocat.

Encore une fois, il n'avait obtenu d'autre résultat que de s'entendre exhorter à la patience !

Attendre..... Toujours attendre..... Mais pendant ce temps, le martyre d'Alfred et de Lucie continuait !



CHAPITRE XC.

PRÉPARATIFS.

Dès qu'elle avait appris que son mari ne s'opposerait point à se laisser délivrer, Lucie Dreyfus s'était empressée de partir pour Paris avec ses enfants afin de confier ces derniers à la garde de leur grand'mère en attendant que l'audacieux projet imaginé par « Gaston le Fou » ait été mis à exécution.

Certes, il lui en coûtait beaucoup de devoir se séparer de son fils et de sa fille, mais elle ne pouvait naturellement pas songer à les entraîner avec elle dans une pareille aventure.

Ne voulant pas révéler à ses parents les véritables raisons de sa démarche, elle leur dit que les petits n'avaient pas bien supporté le climat hivernal de l'île du Roi et qu'elle souhaitait les laisser à Paris jusqu'au printemps.

Au moment de revoir Mathieu, qui se trouvait encore dans la capitale, retenu par des affaires urgentes, elle avait pensé le mettre au courant, mais, au dernier moment, elle n'en trouva pas le courage. Et quand le jeune homme lui annonça qu'il allait se voir obligé de faire un voyage en Alsace elle en éprouva un véritable soulagement.

Le soir même, elle repartit pour La Rochelle, car le lendemain était un des jours où elle pouvait voir son époux.

Elle arriva dans l'île juste à temps pour se présenter à la forteresse à l'heure stipulée et quand elle fut mise en présence de son mari, elle était dans un état de surexcitation telle qu'elle eut beaucoup de peine à se dominer suffisamment pour éviter de laisser échapper, devant le directeur qui écoutait comme toujours, quelque parole imprudente qui aurait pu trahir les pensées qui obsédaient son esprit.

Elle y réussit cependant, ce qui ne l'empêcha nullement d'échanger avec Alfred des regards qui exprimaient avec une clarté presque suffisante ce qu'ils ne pouvaient se dire.

Et, malgré la tragique amertume du moment, un joyeux espoir remplissait leurs cœurs.

Déjà, ils se voyaient de nouveau réunis, loin de ceux qui s'étaient rendus coupables envers eux d'une aussi cruelle injustice.

*
**

Un soir, le vieux Pierre s'était approché de Lucie.

— Madame, lui dit-il avec son calme habituel ; tenez vous prête pour mercredi soir.....

La jeune femme sursauta et ses yeux se mirent à scintiller comme des charbons ardents.

— Pour mercredi soir ! répéta-t'elle machinalement.

— Oui, Madame..... Tout est prêt..... Et le temps est favorable..... Si cela se maintient, la traversée ne présentera aucune difficulté.....

— Enfin ! murmura la jeune femme. Et que faudra-t'il que je fasse ?

— Vous n'aurez qu'à vous tenir dans le voisinage du vieil observatoire un peu avant minuit..... Quand vous entendrez un cri de chouette, courez de ce côté..... Du reste, le fanal de ma barque vous indiquera la direction..... Pour tout le reste vous n'aurez qu'à vous en remettre à Gaston.

A partir de ce moment, la jeune femme ne put plus trouver un seul instant de repos. L'aube du mercredi matin la trouva éveillée dans son lit, les yeux grands ouverts.

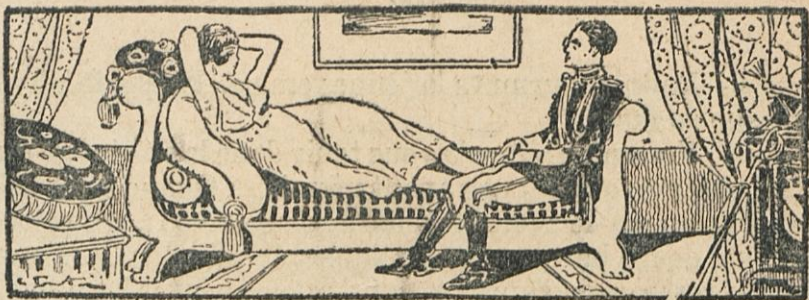
Dans l'après-midi, elle se rendit encore une fois à la forteresse pour voir Alfred. Cette fois, elle aurait préféré s'en abstenir, tellement elle se sentait énervée, mais elle pensa qu'il valait mieux y aller quand même, parce que son abstention aurait pû paraître étrange et peut être même éveillée des soupçons.

Elle dut faire un effort surhumain pour dissimuler sa nervosité quand elle se trouva dans le cabinet du directeur et, quand les gardes eurent amené son mari, elle dit seulement qu'elle revenait d'un voyage à Paris et qu'elle avait trouvé toute la famille en bonne santé.

Le malheureux l'écouta avec un air d'indifférence absolue comme un être pour qui rien au monde n'a plus la moindre importance. Et cette expression apathique d'Alfred désespérait la malheureuse femme parce qu'elle pensait que cela dénotait un épuisement nerveux absolu et peut-être sans remède.

— Heureusement, se disait-elle, le moment de sa délivrance est venu, et je ne m'épargnerai aucun effort pour qu'il recouvre la santé si c'est encore possible.....

— Pauvre Lucie !..... Si elle avait pu prévoir, à ce moment-là, comment les choses allaient tourner !



CHAPITRE XCI.

NOUVELLES COMPLICATIONS

Le colonel Henry n'avait pu fermer l'œil de toute la nuit.

Malgré les médicaments hypnotiques qu'il prenait à doses massives, il souffrait de terribles insomnies. Ses nerfs hypertendus ne lui laissaient plus aucun repos.

Et, comme un malfaiteur qui se sent invinciblement attiré vers le lieu où il a perpétré son crime, il éprouvait un irrésistible désir de se rendre chez Amy Nabot, laquelle avait récemment changé de domicile, s'installant définitivement dans un immeuble situé juste en face de l'ambassade allemande et dans lequel il y avait un cercle d'officiers.

Là, elle continuait son service d'observatrice, selon les instructions du colonel Picquart.

Quand Henry entra dans la petite pièce qui servait de salle à manger à la jeune femme, celle-ci était en train de déjeuner.

Elle reçut son ancien complice avec la plus grande affabilité, comme si leur amitié n'avait jamais été obnubilée par le moindre nuage.

Il semblait que la belle espionne avait complètement

oublié l'attitude menaçante et même les tentatives d'agression de l'officier.

— Bonjour, mon cher ami ! s'exclama-t-elle allègrement. Assieds-toi et mange si tu as faim... De toute façon, tiens-moi compagnie..... Pendant ce temps tu me raconteras ce qu'il y a de nouveau à Paris..... Comme tu vois je mène ici une vie de récluse et je ne suis plus au courant de rien.....

Juste au moment où le colonel allait s'asseoir, une sonnerie retentit impérieusement.

Amy Nabot se leva, ouvrit un meuble et en retira le récepteur d'un appareil téléphonique.

Elle le porta à son oreille et l'officier s'approcha pour écouter lui aussi. Elle voulut le repousser, mais il n'hésita pas à lui faire violence et il parvint à s'emparer de l'écouteur mobile.

Quelques instants plus tard, il le raccrocha et il lança à l'espionne un regard furieux.

— Tu ne voulais pas que j'écoute, hein ? s'écria-t'il. Tu ne voulais pas que je sache que Schwartzkoppen, se servant de la médiation d'un diplomate étranger, avait demandé à ton excellent ami Esterhazy des informations plus détaillées que celles que ce misérable avait déjà fournies..... Ça t'ennuie que je sois au courant de toutes ces choses n'est-ce pas ?

Amy Nabot frappa du pied avec colère.

— Je n'ai entendu aucun nom, répondit-elle.

— Schwartzkoppen n'a pas prononcé le nom d'Esterhazy.....

— Je le sais bien... Mais est-ce que tu me crois donc naïf à ce point-là ? J'ai parfaitement compris que « Monsieur le comte » allait recevoir huit mille francs pour prix de ces nouvelles informations et ce « Monsieur le comte » ne peut être que ton digne complice Esterhazy !.... Ce bandit là est l'auteur du crime de haute trahison pour lequel

Alfred Dreyfus a été condamné..... Et toi, infâme créature, tu n'as pas craint d'entrer dans le jeu de cet immonde individu !

Le colonel était hors de lui de fureur. Les veines de son front s'étaient gonflées comme si elles avaient été sur le point d'éclater.

Quant à la jeune femme, toute sa feinte assurance était tombée maintenant et, en proie à une folle terreur, elle tremblait de tous ses membres.

— Alors... tu sais ? balbutia-t-elle avec un air égaré.

— Oui ! répondit le colonel d'une voix tonnante. Je sais tout !

— Et..... comment as-tu fait pour savoir ?

— Ceci ne te regarde pas..... Il suffit que tu sache que je suis au courant de toute l'intrigue.

Durant quelques instants, l'espionne demeura comme anéantie. Mais elle ne tarda pas à reprendre un peu de sang-froid et, pour se donner une contenance, elle retourna s'asseoir à table, se versa une tasse de café et se mit à la boire avec une lenteur étudiée.

Il y eut un long silence. Les deux adversaires se regardaient sans rien dire.

Enfin, le colonel s'avança vers l'aventurière et d'une voix rauque il lui dit :

— Sais-tu ce qui va arriver ?

Elle ne répondit pas, se bornant à hausser les épaules.

— Ce qui va arriver, reprit l'officier, c'est que ce misérable, qui court à sa propre perte va nous entraîner à l'abîme avec lui !

Amy parut réfléchir durant quelques minutes. Puis elle se leva lentement et fit en sorte de laisser glisser un peu le haut du léger peignoir qu'elle portait de façon à découvrir l'une de ses superbes épaules.

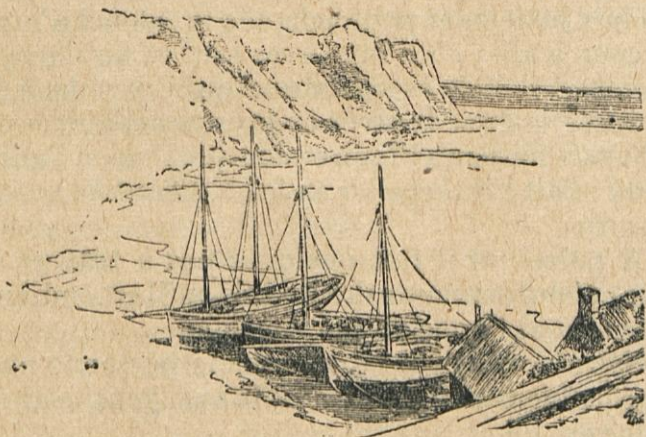
Elle s'approcha d'Henry et l'attira vers elle avec des gestes caressants.

— Ne t'excite pas ainsi, mon chéri, lui dit-elle. Je sais qu'Esterhazy est une canaille et c'est précisément pour cela que j'ai cessé toute relation avec lui..... Et tu aurais de la peine à imaginer tout ce que j'ai eu à souffrir de la part de cet homme qui avait réussi à me réduire au rôle d'un instrument passif pour le seconder, à mon insu, dans ses coupables activités..... Mais je le déteste !..... Je le déteste comme.....

— Cesse donc de jouer la comédie ! interrompit le colonel avec un air méprisant.

— Allons, mon petit, ne fais pas l'enfant ! murmura l'espionne. Qui pourrait bien soupçonner Esterhazy ?..... Tout le monde est convaincu de ce que la trahison a été commise par Dreyfus et c'est très bien comme ça !.... Remercions la providence de ce que les choses se soient passées comme elles se sont passées et n'y pensons plus !

Ce disant, l'astucieuse sirène saisit l'officier par le cou et l'embrassa de force. Et le misérable, encore une fois vaincu, n'eut pas le courage de la repousser.





CHAPITRE XCII.

VIEUX SOUVENIRS.

Le riche industriel Claude Montpellier, avait invité le colonel Henry à dîner chez lui.

Le misérable n'avait pas grande envie d'y aller, mais ne pouvant trouver aucune excuse plausible, il dut quand même s'y résoudre. Quand il pénétra dans les salons du superbe hôtel particulier, il reconnut tout de suite un certain nombre de ses collègues. En effet, Claude Montpellier avait beaucoup d'amis dans les milieux militaires et c'était justement pour cela que le colonel n'aimait pas beaucoup à aller chez lui. Avec tout ce qu'il avait sur la conscience, il était assez naturel qu'il cherche à éviter le plus possible de se trouver en présence d'autres officiers, car il avait toujours l'impression que l'un ou l'autre d'entre eux allait l'interpeller en le qualifiant de traître et de faussaire.

A peine eut-il fait quelques pas à travers la foule riieuse et bourdonnante des invités qu'il entendit une voix de femme qui l'appelait par son nom.

Se retournant, il vit une jeune personne aux traits remarquablement fins et aux beaux yeux clairs qui se hâtait vers lui.

— Eh bien mon cher ? s'exclama-t'elle en l'abordant. Vous ne me reconnaissez pas ?

Et de fait, le colonel avait l'air tellement stupéfait de la voir qu'il ne paraissait pas encore en croire ses yeux.

— Louise Thibaut ! s'écria-t'il enfin. Vous ici ?.... N'est-ce pas un rêve ?

— Claude Montpeller qui n'était pas loin et qui avait entendu, répondit à la place de la jeune femme.

— Bravo Louise ! s'exclama-t'il allègrement. Je suis content de voir que dès les premiers instants de ton séjour à Paris tu as retrouvé un ami..... Tu ne t'y attendais certainement pas, hein ?

Puis, se tournant vers le colonel, il ajouta :

— Madame la baronne Louise de Ganné ne voulait pour rien au monde venir à Paris..... Elle s'obstinait à rester dans ses terres parce qu'elle s'imaginait qu'elle ne pourrait pas faire bonne figure dans la capitale.

— Mais Claude ! interrompit la jeune femme avec un air de reproche. Pourquoi dis-tu tout cela ?

— Est-ce que ce n'est pas vrai ?

— Je ne prétends point que ce ne soit pas vrai, mais je ne trouve pas qu'il soit nécessaire de le crier par dessus les toits..... Et puis, je peux bien raconter tout cela moi-même au colonel !

— Quant à ça, tu as incontestablement raison.... Raconte-lui tout pendant que je vais jeter un coup d'œil dans la salle à manger pour voir si tout est bien en ordre.

Mais après s'être éloigné de quelques pas, il se retourna brusquement et demanda :

— Où donc vous êtes vous connus, vous deux ?

— Je te dirai cela plus tard répondit la baronne. Pour le moment occupe-toi de la table et du dîner.....

Puis elle entraîna familièrement l'officier avec elle et le fit prendre place à côté d'elle sur un canapé.

— Expliquez-moi donc comment vous avez fait une

aussi rapide carrière, lui demanda-t'elle. Quand nous nous sommes connus en Bretagne, vous n'étiez que sergent d'infanterie et voilà que tout-à-coup, je vous retrouve colonel..... Cela tient du miracle !

— Non, répondit le misérable avec une feinte modestie. Cela ne tient pas du miracle..... Cela tient à ce que j'ai toujours été un bon soldat et que je me suis toujours efforcé de mériter l'estime de mes chefs..... Et puis, je suppose que j'ai eu un peu de chance.....

La jeune femme le regardait avec une sincère admiration.

— Je vous félicite de tout cœur ! lui dit-elle.

Henry ne put se défendre contre une sorte de malaise qui le contraignit à détourner un moment son regard.

Si la baronne avait pu savoir quelle canaille il était en réalité, ne se serait-elle pas éloignée de lui avec horreur ?

Il dut faire un grand effort pour ne pas montrer son trouble et il se hâta de dire quelque chose, comme pour empêcher la jeune femme de soupçonner ses pensées intimes.

— Et vous, chère Madame, interrogea-t'il à son tour. Comment avez-vous passé votre temps durant ces dernières années ?

Un sourire empreint d'une extrême mélancolie se dessina tout-à-coup sur le gracieux visage de la baronne.

— J'aimerais mieux ne pas parler de cela, fit-elle en laissant échapper un soupir.

Le colonel la regarda un moment avec curiosité, puis il s'enquit :

— Je suppose que vous devez avoir épousé ce Monsieur de Ganné qui faisait fonctions de directeur dans les usines de votre oncle, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit-elle d'une voix sourde.

Durant quelques instants, tous deux gardèrent le si-

lence. Le colonel se souvenait du temps où Louise, qui n'était alors guère qu'une enfant, prenait la fuite chaque fois que l'on annonçait la visite de Monsieur de Ganné à l'égard de qui elle éprouvait une insurmontable aversion. Elle fuyait et venait se réfugier auprès d'Henry, son compagnon préféré.

Comme tout cela semblait loin maintenant !..... Et pourtant, il n'y avait pas plus de douze ans de cela !

Quand ils s'étaient séparés, ils avaient pleuré tous les deux et ils avaient échangé des serments d'amour éternels !

Et comme presque toujours, en pareil cas, autant en avait emporté le vent !

De nouveau, ils se regardèrent sans rien dire et comprenant qu'ils avaient tous les deux la même pensée dans l'esprit, ils laissèrent échapper un amer soupir.

— Est-ce que vous pensez encore quelques fois à tout ceci ? demanda finalement la baronne.

— Encore très souvent, répondit l'officier. Encore très souvent, ma chère Louise !

Il mentait, sans même s'en rendre compte, d'ailleurs.

— Et moi, murmura la jeune femme en lui saisissant furtivement la main, — moi, j'y pense toujours..... c'est mon plus cher souvenir !

* * *

Voyant que la baronne et le colonel avaient beaucoup de choses à se dire, Claude Montpellier assigna discrètement à l'officier une place qui avait été préalablement réservée à table à un autre invité et vice-versa, de façon à ce que les deux amis d'enfance puissent rester l'un à côté de l'autre et continuer leur conversation pendant le dîner.

De toute la soirée, ils ne se quittèrent pas et, après

avoir dansé un peu, ils descendirent au jardin d'hiver et allèrent se réfugier derrière un massif de palmiers.

De l'endroit où ils se trouvaient, ils pouvaient entendre la musique du bal qui parvenait jusqu'à eux en échos atténués et d'une douceur infinie.

— Etes-vous à Paris pour longtemps ? demanda l'officier après une courte pause.

— Je crois que je vais y rester tout à fait... J'achèterai peut-être une villa dans la banlieue...

Henry la regarda avec étonnement.

— Et... votre mari ? fit-il.

— Il y a déjà trois ans que je suis veuve ! répondit-elle.

— Veuve ?... Oh !

La baronne s'empressa de saisir le bras de l'officier.

— J'espère bien que vous n'allez pas me présenter des condoléances ! s'exclama-t-elle. J'ai toujours été sincère avec vous, Henry, et je ne vois aucune raison pour cesser de l'être... Je vous avouerai donc franchement que la mort de mon mari, due à un accident de chasse, ne m'a pas causé le moindre chagrin...

— Ça ne m'étonne pas... C'est pour celà que vous ne voulez rien me raconter au sujet de votre vie durant ces dernières années ?

— Evidemment... Il y a de ces choses dont il vaut mieux ne pas parler... Maintenant, je reste à Paris et je vais commencer une nouvelle vie...

L'officier l'enveloppa d'un regard caressant.

— Si elle a souffert, se disait-il, celà ne se voit pas, car elle est encore plus jolie et plus séduisante maintenant qu'il y a douze ans...

Puis il reprit la parole et insinua :

— Puisque vous restez à Paris, j'espère que j'aurai encore l'occasion de vous revoir de temps à autre ?

La jeune femme sourit et rougit légèrement.